

## ILS ONT FAIT VERDUN

*Officiers ou simples soldats, ils ont été les acteurs de l'une  
des batailles les plus meurtrières de la Grande Guerre.*

## LES FRANÇAIS

### Général Joseph JOFFRE

(Rivesaltes 1852 – Paris 1931)



Fils doué de viticulteurs aisés des Pyrénées-Orientales, Joseph Joffre a quitté le soleil méditerranéen pour l'Ecole polytechnique où il entre, à 17 ans, en 1869. Après avoir fait le coup de feu comme sous-lieutenant d'artillerie dans la guerre contre la Prusse, il choisit le génie. Sitôt exprimées, ses velléités de grand air sont exaucées : il part en 1885 pour l'Extrême-Orient, point de départ d'une brillante carrière dans les colonies. Chef du génie à Formose, puis à hanoï, il est l'un des artisans de la victoire contre la Chine, qui disputait le Tonkin à la France. Envoyé au Soudan français - l'actuel Mali -, il se couvre de gloire en organisant la prise de Tombouctou, le 12 février 1894, puis sert à Madagascar sous les ordres de Gallieni.

De retour en métropole, il est nommé général et poursuit son ascension dans le haut commandement jusqu'à ce que, en 1911, la défection de Gallieni et de Pau lui vaille d'être nommé chef d'état-major général de l'armée. Commandant en chef des opérations en août 1914, il mène et perd la bataille des Frontières, mais remporte en septembre le succès de la Marne, qui l'auréole à jamais d'une image de vainqueur, bien qu'il en partage la paternité avec Gallieni. Dès lors, la guerre s'installe dans un conflit de positions. Meurtrières, ses offensives destinées à « grignoter l'ennemi » essuient des critiques. En février 1916, Joffre nomme Pétain pour contrer l'attaque sur Verdun : la résistance française, payée au prix fort mais efficace, débouche sur l'initiative de la Somme, dévastatrice et stérile.



Meurtrières, ses offensives destinées à « grignoter l'ennemi » essuient des critiques. En février 1916, Joffre nomme Pétain pour contrer l'attaque sur Verdun : la résistance française, payée au prix fort mais efficace, débouche sur l'initiative de la Somme, dévastatrice et stérile. Joffre est alors écarté au profit de Nivelle en décembre 1916 et reçoit le maréchalat à titre de compensation. Après la guerre (1920-1922), il entame une seconde carrière comme représentant de la France à l'étranger : de la Roumanie à l'Espagne, des Etats-Unis au Japon, il est acclamé en héros.

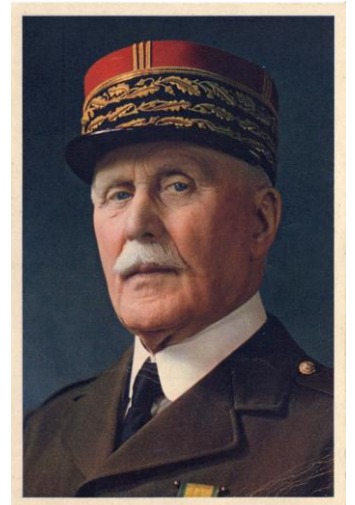
## Général Philippe PETAIN

(Cauchy-a-la-Tour, Pas-de-Calais -1856 – Ile d'Yeu, Vendée 1951)



Début 1914, le colonel Philippe PETAIN est à la tête de la 4<sup>ème</sup> Brigade d'Infanterie, proche de la retraite. On ne regrettera pas cet officier aux théories à contre-courant qui valorise la non-exposition au feu et l'économie de la vie des hommes quand son milieu ne jure que par l'offensive à outrance ! Mais dès août, ses succès au combat vont vite révéler sa valeur. En septembre, il passe général de division, puis, en octobre, général de corps d'armée en charge de 33<sup>ème</sup> corps en Artois. En juin 1915, Joffre lui confie la II<sup>ème</sup> armée en Champagne. En février 1916, Pétain est chargé en urgence de défendre Verdun, dont il réorganise la ligne de front sur les deux rives de la Meuse. Les forts sont réarmés, l'aviation est mise à contribution pour renseigner sur les mouvements ennemis, et le flux logistique de la « Voie Sacrée », organisé peu avant son arrivée, se met en branle depuis Bar-le-Duc.

Les forts sont réarmés, l'aviation est mise à contribution pour renseigner sur les mouvements ennemis, et le flux logistique de la « Voie Sacrée », organisé peu avant son arrivée, se met en branle depuis Bar-le-Duc. Pétain instaure aussi un système de relève régulière, qui va non seulement soulager les combattants, mais aussi les fédérer autour d'un enjeu partagé ; grâce à ce système, 73 divisions sur 95 auraient en effet pris part à la bataille. Le succès est au rendez-vous, l'avancée allemande est ralentie et stoppée. Pétain finit pourtant par être jugé trop « défensif » et doit céder la place à Nivelle en avril 1916. Un an plus tard, en mai 1917, il le remplace à la tête des armées françaises, après l'échec du Chemin des Dames. Par une politique d'économie des forces et de clémence, il résorbe la rébellion qui couve dans les troupes saignées à blanc et choisit avec pragmatisme d'attendre l'arrivée des Américains en Europe.



Pressenti pour devenir généralissime des armées alliées, il est coiffé par Foch en mars 1918, mais reste commandant en chef de l'armée française. Alors qu'il préparait l'invasion de l'Allemagne, l'armistice est signé, trop tôt à son gré, le 11 novembre 1918. Il aurait préféré faire sentir à l'Allemagne le poids de sa défaite en envahissant son territoire pour négocier le traité de paix en position de force. Compté parmi les pères de la victoire, Pétain est aussitôt fait maréchal de France.

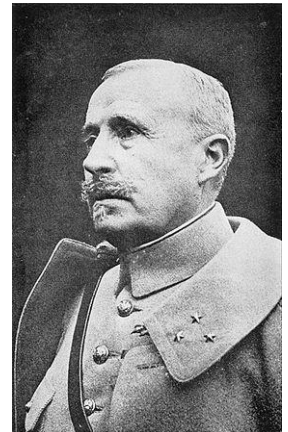
## Général Robert NIVELLE

(Tulle 1856 – Paris 1924)



Polytechnicien et artilleur, Nivelle n'est que Colonel au début de la guerre et proche de la retraite. Mais en août et septembre 1914, il s'illustre lors des batailles de Dornach et de l'Ourcq et va être promu général en trois mois. C'est le début d'une ascension fulgurante. Nommé en 1915 à la tête d'une division, il commande ensuite le 3<sup>ème</sup> corps, qui contribue à stopper l'offensive allemande à Verdun. Le 19 avril 1916, c'est donc lui que Joffre choisit comme successeur de Pétain. Soutenu par sa science du feu et l'efficacité au combat du général Mangin, il reconquiert Douaumont en octobre. Dès lors, Nivelle fait figure de porte-bonheur pour les autorités françaises et britanniques, qui adhèrent à sa vision d'une victoire rapide fondée sur l'attaque.

Le 25 décembre 1916, il est nommé commandant en chef des armées, à la place de Joffre, jugé trop prudent. Le 16 avril 1917, Nivelle lance l'offensive entre Reims et Soissons, destinée à percer le front adverse et à relancer la guerre de mouvement. C'est la catastrophe de la bataille du Chemin des Dames, où près de 350 000 soldats alliés, sur 1 200 000 hommes engagés, périssent sans succès notable. Des mutineries éclatent, et Pétain, l'anti-Nivelle, doit lui succéder en urgence dès le mois de mai, pour rétablir la situation. En décembre 1917, lâché par les politiques, Nivelle est muté en Afrique du Nord, loin des combats. Il fera partie des généraux honorés à la fin de la guerre, mais restera la figure du chef trop sûr de lui, consommant les vies humaines comme les cartouches.



## Général Charles MANGIN

(Sarrebouurg, 1866 – Paris, 1925)



Né à Sarrebouurg, il est fils de parents qui, en 1871, choisissent de rester français quand la Lorraine est annexée par l'Allemagne. Engagé volontaire avant de devenir officier, Charles Mangin rejoint l'infanterie de marine et part barouder. Il est au Soudan en 1889, participe à l'expédition Congo-Nil en 1899-1900 auprès du commandant Marchand, sert ensuite au Tonkin de 1901 à 1904, avant de gagner le Sénégal en 1906. L'expérience de l'Afrique occidentale française le passionne et lui inspire son fameux livre, *La Force noire*, où il recommande la création d'un corps indigène en Afrique. Affecté au Maroc après 1912 sous les ordres de Lyautey, il regagne ensuite Paris, où il intègre l'état-major des troupes coloniales.

En 1916, il est à Verdun, chargé de reprendre le fort de Douaumont. Son assaut du 22 mai est un échec, qui se solde par 5 500 morts. Ce soldat énergique, combattant dans l'âme, admiré de ses troupes, réussira à chasser les Allemands de Douaumont le 24 octobre, après huit mois d'occupation, notamment à la tête de troupes de tirailleurs sénégalais et somalis. Touché par la disgrâce de Nivelle après le Chemin des Dames, le revient vite en poste avec Foch et multiplie les victoires en 1918, en particulier grâce à la méthode du feu roulant qu'il invente. Il meurt encore jeune, à la grande déception des milieux de droite et de l'Action française, qui espéraient en faire un champion politique



# LES ALLEMANDS

## ERICH VON FALKENHAYN

(Burg Belchau 1861 – Potsdam 1922)



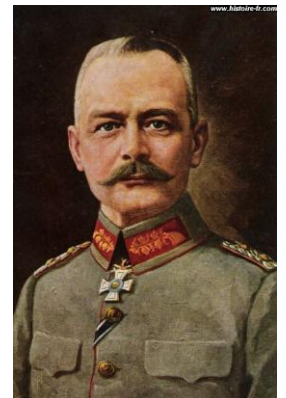
**Chef des armées allemandes en 1914.**

*« Erich von Falkenhayn comptait écraser le front sous un déluge d'artillerie et « saigner à blanc l'armée française ». Il pensait faire tomber Verdun en quelques jours, atteindre le moral de toute la nation française et conclure rapidement la guerre. Il n'a obtenu qu'un résultat nul au prix d'un carnage sans précédent. »*

Après la défaite de la Marne, le haut commandement militaire allemand change de main. Helmuth von Moltke, diminué, cède la place à Erich von Falkenhayn, qui cumule la fonction de ministre de la Guerre du royaume de Prusse (de 1912 à 1915) et de chef d'état-major général.

Il est solide nerveusement et très méthodique dans sa gestion de la guerre. Le front de l'Est lui paraît vite démesuré et il refuse de le renforcer : il faut frapper en priorité à l'Ouest, pour sortir de la guerre de positions, vaincre la France et la désolidariser de l'Angleterre.

Falkenhayn propose, à l'empereur une attaque ciblée pour février 1916, soutenue par un feu d'artillerie destructeur. Ce sera l'opération *Gericht* (« Jugement ») qui, après avoir ciblé Belfort, vise la ville de Verdun, mal desservie et peu défendue. Falkenhayn lance l'attaque le 21 février 1916.



Durant trois mois, l'armée allemande avance, mais sans gain déterminant ; les pertes humaines s'accroissent et Falkenhayn sait que Joffre va lancer une grande attaque sur la Somme.

Il tente donc une nouvelle percée vers les forts de Vaux et de Souville le 2 juin. A nouveau, la résistance française le ralentit, puis l'arrête. En juillet, il n'a plus le choix : il lui faut déplacer des troupes vers la Somme, et reculer dans la Meuse. Fin août, l'échec manifeste de la prise de Verdun signe la fin du mandat du général Falkenhayn : le 29, le chancelier Bethmann Hollweg obtient son remplacement par le duo de choc que forment Paul von Hindenburg et Erich Ludendorff. Muté en Roumanie, puis en Turquie, Falkenhayn finit la guerre à la tête de la Xème armée en Russie occupée. Mis à la retraite en 1919, il meurt en 1922 après avoir défendu, dans ses *Mémoires* et jusqu'à son dernier souffle, l'idée, promise à un bel avenir, qu'il avait toujours voulu, à Verdun, « saigner à blanc l'armée française » dans une guerre d'usure, pour se dédouaner d'avoir, en réalité, échoué à percer le front.



## **LE KRONPRINZ Guillaume de Prusse**

(Potsdam 1882 – Hechingen 1951)



Aux armées de la République française, La Grande Guerre oppose les troupes de la monarchie constitutionnelle allemande. Parmi les officiers supérieurs qui dirigent l'assaut sur Verdun, figure un prince héritier, Friedrich Wilhelm Victor August Ernst von Hohenzollern, dit le « Kronprinz », commandant officiel de la Vème armée. Il est l'aîné des sept enfants de l'empereur Guillaume II. A Vaux, c'est sous ses ordres que le fort est assailli et pris. Admiratif du courage des troupes menées par le commandant Raynal, il ira jusqu'à offrir à celui-ci un poignard allemand lors de sa reddition, ne pouvant lui laisser son sabre, resté introuvable.

Guillaume de Prusse s'installe à Stenay, dans la Meuse, de 1914 à 1918. Bien que discipliné vis-à-vis de sa hiérarchie militaire, il se caractérise par sa frivolité personnelle et les maîtresses allemandes ou françaises qu'il collectionne. Les Français l'appellent le « con prince », les Anglais le « clown prince ». Belliciste, le Kronprinz prend le parti du haut commandement militaire contre les vellétés de paix du chancelier Bethmann Hollweg en 1917 et finit d'affaiblir son propre père, l'empereur. En décembre 1918, il renonce à ses droits au trône et se retrouve exilé aux Pays-Bas. En 1923, le chancelier Gustav Stresemann l'autorise à rentrer en Allemagne et, au début des années 1930, Guillaume de Prusse ne boude pas la cour opportune que lui font les nazis



Une fois arrivés au pouvoir, en 1933, ils ne le laisseront pas moins sur la touche. Il est inhumé au château familial des Hohenzollern, son dernier refuge, dans le Land de Bade-Wurtemberg.